Document generated on 07/17/2025 8:52 a.m.

Laval théologique et philosophique

Mot de la fin

Jean-Marc Narbonne

Volume 52, Number 2, juin 1996

Actes du colloque international « Sens et Savoir » à l'occasion du cinquantenaire de la revue (Avec le concours du Fonds Gérard-Dion et du Consulat de France à Québec)

URI: https://id.erudit.org/iderudit/401013ar
DOI: https://doi.org/10.7202/401013ar

See table of contents

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)
1703-8804 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Narbonne, J.-M. (1996). Mot de la fin. *Laval théologique et philosophique*, *52*(2), 613–615. https://doi.org/10.7202/401013ar

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1996

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Laval théologique et philosophique, 52, 2 (juin 1996) : 613-615

MOT DE LA FIN

Jean-Marc NARBONNE
Doyen de la Faculté de philosophie
Université Laval

Le thème du colloque qui nous a réunis pour le 50e anniversaire du *Laval théologique et philosophique* était, comme vous le savez tous, Sens et Savoir. Il me semble que ce thème de Sens et Savoir correspond bien à l'événement que nous voulions marquer, celui qui célèbre la collaboration de la Faculté de théologie et de la Faculté de philosophie à une œuvre commune, une revue qui au fil des années, à travers l'évolution des préoccupations qui sont les nôtres, s'est voulue un lieu privilégié de rencontres d'idées et de réflexion. Les problématiques du sens et du savoir sont un reflet fidèle des intérêts primordiaux de nos deux disciplines, parce que le savoir débouche toujours, à travers l'évolution des concepts et l'analyse théorique, sur la question du sens, et que de son côté, la quête du sens bien conduite requiert sans cesse le travail préparateur et anticipateur du concept et de l'analyse.

Le succès de cette revue montre bien que l'articulation des thèmes théologiques et des thèmes philosophiques reste aujourd'hui féconde comme elle l'a été dans toute l'histoire de notre tradition. C'est la dialectique du sacré et du profane, typique de notre culture. La philosophie est née en Grèce à partir d'un sol mythique et s'est développée sans cesser de se rapporter à lui, ne serait-ce que pour mieux s'assurer de ce qui l'en sépare. On avançait encore récemment que la philosophie était un détour entre deux mythes, signifiant par là que tout cheminement philosophique s'enracinait en même temps qu'il trouvait son appui dans des présupposés, des convictions, des croyances, des principes à jamais inanalysables.

Parler de « détour » n'a rien de péjoratif ou de dévalorisant, bien au contraire. Ce détour, c'est justement, encore une fois, notre culture, la tournure d'esprit qui nous anime et qui nous amène à travers un regard critique à reposer sans cesse à nouveaux frais la question de nos valeurs, du sens de nos rapports les uns avec les autres ou avec l'Absolu dont le nom et la notion changent à travers l'histoire de la pensée mais dont la présence horizontale demeure.

Le savoir, au fur et à mesure qu'il progresse et selon la direction qu'à telle ou telle époque il emprunte, modifie nos façons de voir et nous force à reconsidérer ce

qui nous semblait acquis, peut-être trop facilement acquis. La science perturbe, comme le signalait M. Ladrière, tant et si bien que les notions traditionnelles de la philosophie, la place de l'individu, la nature de la cité, la conduite et l'agir, la fin et le bien, doivent à nouveau être ressaisis, réaffirmés ou reformulés selon des modalités qu'on ne soupçonnait guère. Je prends l'exemple banal de la conduite qui relevait il y a peu encore de la morale et dont seule l'éthique parle aujourd'hui. Plus personne aujourd'hui, ou presque, n'enseigne la morale. L'emploi du terme éthique, qui est pourtant la simple réactivation d'un vocable ancien, implique cependant une transformation profonde de la compréhension des rapports des individus, perçus désormais comme des agents dont il convient d'administrer l'agir dans un monde où l'identité à soi-même est débattue, voire déniée, par opposition à des consciences qu'il s'agissait il y a peu de temps encore d'éclairer, de percer et d'atteindre. De part et d'autre pourtant, la fin poursuivie demeure, l'εὐζῶα comme la qualifiait Aristote, la vie bonne.

Le Professeur Cauchy dans sa communication inaugurale soulevait la question de l'utilité des techniques et de nos puissances de production face à l'éclatement un peu partout de la violence y compris bien évidemment dans nos sociétés nanties, et prenait l'exemple des déterminations économiques en demandant s'il ne fallait pas ajuster l'économie aux besoins réels des hommes plutôt que de plier les hommes aux impératifs économiques. Le savoir qui engendre la technique qui développe des possibilités d'action ne nous enseigne en rien de ce qu'il convient de faire et au profit de qui le faire. D'autres encore ont évoqué le malaise de l'individualisme dans une société absorbée par la rationalité opérationnelle dans laquelle la totalité vivante de l'expérience personnelle semble à jamais compromise ; d'autres se sont inquiétés de l'assimilation massive dans nos sociétés de la question du sens, ont dénoncé les opacités de l'immanence contemporaine et la fragmentation infinie à laquelle elle conduit. L'ubiquité divine, pour autant qu'elle puisse se réaliser dans le sensible, est désormais acquise : la puissance des moyens de communication nous rend partout à la fois présent. Mais cette présence démultipliée ne laisse pas d'être ressentie comme une présence indifférenciée, dépourvue d'identité. La dispersion, la dissémination, la pluralité simple, telle est la réalité à laquelle nous confronte l'abandon des grandes synthèses signifiantes. Mais la pluralité, comme nous l'a montré le *Parménide*, ne peut être pensée en tant que pluralité sans être référée à ce par rapport à quoi elle est justement plurielle. Le différent n'a de sens que par rapport au même. La différence différente, en laquelle certains devinent une richesse, inaugure l'impossibilité de toute pensée, comme bien évidemment de toute éthique. Elle est vouée à l'inapparaître.

Nous avons parlé du sens et du savoir. Aristote avait cette phrase s'agissant du rapport entre la philosophie et les autres disciplines du savoir et du faire : toutes sont plus nécessaires que la philosophie, mais aucune n'est meilleure. Bien que moins nécessaire ou utile, aucune n'est meilleure que celle qui justement donne son sens au nécessaire et à l'utile.

C'est ce meilleur, qui donne tout son sens au savoir, que nous avons poursuivi ensemble à l'occasion de ce colloque. Notre rencontre aura comblé nos attentes si

elle a seulement permis un détour supplémentaire, détour si nécessaire et toujours à refaire, du sens au savoir et du savoir au sens. Merci à vous tous, d'avoir accepté de vous y engager avec nous.